

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des toilettes.

Dans quelques-uns des salons qui sont maintenant tout à fait ouverts, nous avons remarqué des toilettes d'une grande distinction et d'une grande originalité.

Une jeune femme avait une robe blanche toute couverte de ruches et de franges de plumes, et une coiffure également de plumes gracieusement mêlées à des touffes légères de frisures blondes, et fixées par des agrafes de diamant.

Une autre jeune femme avait une robe de tulle sur un dessous de taffetas mauve, et jusqu'au haut de la jupe, des guirlandes de convolvulus dessinant des festons retenus de distance en distance par un gros bouquet à branches retombantes. Les manches étaient tout entourées de branches retombantes, et le corsage était orné entre ses draperies de crêpe lisse, de guirlandes plus petites de feuillage et de fleurs, et d'un gros bouquet avec trainasses. La coiffure ronde, mais d'où s'échappaient tout autour de légères petites branches, avait au côté gauche un nœud de cordelière d'or terminé par deux glands.

Une robe de tulle à dessous de satin bleu était entièrement bouillonnée, et sur chaque bouillon retombait un petit volant garni de deux très étroits velours bleus séparés par un galon d'argent, et garnis d'une petite blonde blanche. Les manches étaient formées d'un bouillon et d'un petit volant garni de même, et le corsage à draperie très creusée en avant, avait au bas de cette draperie le même volant, faisant berthe. La coiffure était composée de touffes de myosotis et de boutons de roses en diadème un peu élevé sur le front, en cordon sur les côtés, et en cache-peigne arrondi en arrière, le tout entrelacé de fil d'argent.

Toutes les manches habillées pour le soir se font larges et ouvertes, mais pour le jour, presque toutes fermées, soit plates et à coude, soit à bouffant dans le haut et à poignet plat. Les robes continuent à se garnir seulement dans le bas, soit de plusieurs tout petits volants, soit de deux grands volants. Quelquefois ces volants se recouvrent d'une double jupe retenue par de gros nœuds sur les côtés. Les robes de soie de fantaisie se font généralement à ceinture fermée sur le côté, à manches bouffantes du haut et à jockeys formés par trois petits volants, et plates du bas avec un revers garni de trois autres plus petits volants.

Madame Bernard fait ses manches plates fendues jusqu'à une certaine hauteur et boutonnées en arrière du bras par de gros boutons pareils à ceux du devant du corsage. Ces boutons continuent sur tout le devant de la jupe dans les robes casaques ou impératrices, tout unies en avant, et montées à gros plis en arrière et sur les côtés.

Les robes qui sortent de cet atelier s'évasent et retombent d'une manière tout à fait gracieuse due à un procédé particulier et très heureusement imaginé par madame Bernard. Une façon de manches, qui lui appartient aussi, est étroite du haut sans fronces ni plis, et large du bas avec un retroussis qui fait voir la doublure de satin bordée d'une petite ruche. Sur le haut du bras est une épaulette de passementerie d'où retombent des aiguillettes.

Ces épaulettes, de même que la fourragère, que les bradebourgs parais à ceux des hussards, que les ornements

genre guipure, que les plaques et les médaillons au crochet, que les fichus et les berthes du même travail avec mélange de jais, sont des créations du magasin de la *Ville de Lyon*, où les couturières et les femmes du monde aiment à se fournir de tous les accessoires nécessaires à l'exécution des confections et des modes. Elles trouvent en même temps dans ce magasin un très joli choix d'objets de goût, et des gants très perfectionnés, dans de jolies boîtes d'écaillé incrustée d'or, qui ont été cette année un des cadeaux d'étrennes les plus appréciés.

Les réminiscences historiques ont une grande part dans la mode actuelle. Les crevés qui reviennent en faveur depuis quelque temps datent du temps de François I^{er}, mais se portaient encore sous Henri III. Une des robes qui a le plus de succès depuis quelque temps, est dans le style de cette époque, et exécuté par la maison *Gagelin*.

Elle peut l'être, et l'a été, en bien des nuances différentes, mais une de celles que nous avons vues était en moire antique gris de fer. La jupe a des lisérés posés en long, ce qui la fait légèrement bouillonner. Le corsage est plat, montant, a sur toutes les coutures de gros lisérés de velours vert, et est attaché en avant par de gros boutons de velours pareil. Il est à taille ronde serrée par une ceinture de velours à double agrafe d'or et à bout également d'or. Les manches sont plates jusqu'au coude, et ont en dessus, dans le haut, trois bouffants de moire encadrés dans du velours vert.

La robe *Agnès Sorel*, qui a été également reproduite souvent avec des combinaisons de nuances très diverses, était dernièrement expédiée à Nice à madame de C..., en taffetas antique noir, avec ornements ponceau. Sa jupe tout à fait plate sur le devant était montée à gros plis tout autour et agrafée sur le côté. Le corsage montant était donc fermé en avant. Il était terminé à la taille par une large ceinture de velours noir faisant pointe dans le bas et pointe beaucoup plus aiguë en remontant jusqu'au milieu du corsage. Cette ceinture était toute couverte de petits lacets ponceaux quadrillés en biais, avec des petits boutons de soie rouge dans le milieu. Les manches larges du haut et montées à trois gros plis plats sur les épaules étaient plates jusqu'au coude, avaient au poignet une petite pointe de velours comme celle du corsage, c'est-à-dire à pointe plus aiguë dans le haut que dans le bas, et une grande pointe semblable emboitant le haut de la manche et le tour de l'épaule. Le tout, bien entendu, recouvert du même treillis de lacet rouge et des mêmes boutons. La jupe a deux poches encadrées dans des bandes de velours pointues par le haut et par le bas, recouvertes de lacet et ayant des boutons à chacune de leurs extrémités.

Le vêtement décidément adopté pour les courses du matin, est le paletot de drap à manches, à coude, à pèlerine pointue ou arrondie et à devant croisé et boutonné dans toute sa hauteur. Pour les sorties un peu plus habillées, ce sont des pelisses de soie avec pèlerines de guipure, des manteaux de velours unis ou bordés d'astracan, des pointes de velours garnies de ruchés de satin groseille, mauve ou vert, et enfin pour les grandes visites, des manteaux ornés de fourrures, ou des châles de velours brodé, ornés de beaux volants de guipure ou de dentelle. Pour toilettes de voitures les jeunes femmes portent aussi des écharpes brodées au passé et ornées de volants, qui, pour les jeunes

filles, sont tout unies et seulement encadrées d'un feston.

Les chapeaux à passes un peu plus enlevées, se composent toujours de deux ou de plusieurs genres d'étoffes différentes.

Ainsi le velours plain se combine avec le velours royal, avec le taffetas, avec le tulle, avec la dentelle, et reçoit en outre, des ornements de plumes, de fleurs, d'or et quelquefois de pierreries. Nous avons vu ces jours-ci quelques chapeaux à bandeaux de velours assez larges et tout plissés au milieu desquels étaient fixées des étoiles d'or; d'autres avaient des croissants, ou des branches de sorbier ou de muguet d'or.

Les chapeaux les plus nouveaux ont les deux côtés de la passe et de la calotte d'une étoffe et d'une couleur différentes de celles du milieu de cette passe et de cette calotte.

Ainsi, une capote de madame *Alexandrine* est en taffetas blanc, toute plissée en long, et traversée dans le milieu par une patte de velours royal violet commençant sous le bandeau et allant se perdre sous la calotte. Les côtés de la passe qui tiennent au bavolet sont de velours royal violet, les côtés du bavolet sont de même, et il est bordé tout autour d'une petite blonde blanche. Le milieu de la calotte est de taffetas blanc, plissée en long, et comme arrêtée par une coulisse sur laquelle est posé un large nœud de taffetas blanc. Le milieu du bavolet est également blanc, et les côtés de la calotte, de velours épinglé violet, la débordent un peu de chaque côté.

Madame *Alexandrine* donne d'ailleurs à ses fonds une variété très originale. Les uns ont la forme d'un éventail, les autres d'un colimaçon, les autres d'un puff, d'autres sont entièrement couverts par un nœud de plumes, d'autres sont bouillonnés et partagés en quatre compartiments par une croix de ruban.

Un chapeau tout de velours violet à fond tendu est orné en dessus d'une écharpe croisée et plissée de velours pareil dont les bouts sont garnis de blonde blanche. Sous cette écharpe est fixé un large apprêt de blonde pareille qui recouvre toute la passe. Le haut bavolet de tulle brodé s'allongeant en pointe, est recouvert d'un volant de dentelle noire prenant au milieu de la calotte; et le bandeau se compose de chrysanthèmes de velours violet entremêlés à de la dentelle noire.

Quant aux chapeaux ronds de feutre à bords relevés qui sont gracieux et acceptés sur les très jeunes personnes, M. *Desprey*, le chapelier spécial pour ces coiffures de goût, leur donne la forme un peu plus allongée que par le passé, et il les orne de longues plumes d'antrache, de cazoar, ou de héron.

Les chapeaux d'enfant s'ornent aussi de longues plumes et de petits pompons de plumes, de nœuds de velours et de passementerie. Les plus jolis modèles sont le *touriste*, le *Henri III*, le *mignon* et le bonnet russe de velours bordé d'astracan.

Avec les robes montantes et les manches plates, on porte des cols carrés ou pointus et des manchettes pareilles, soit en mousseline plissée, garnies de petites garnitures ourlées et tuyautées, soit en toile piquée, en dentelle ou en guipure. Pour les manches larges on fait de très beaux bouffants de dentelle avec entre-deux et médaillons, et des ballons de tulle avec volants de guipure ou de dentelle retombant sur des bouillons de tulle avec transparents de ruban. D'autres manches sont tout entières bouillonnées, et entre chaque bouillon est un bracelet de velours ou de ruban terminé par un nœud ou une bouffette.

Nous avons vu de charmantes camisoles et de très jolis peignoirs confectionnés pour un trousseau chez madame *Colas*. Ils avaient des cols à cinq pointes, des poignets également pointus, et des devants bouillonnés en biais et séparés par des entre-deux de valenciennes.

Les petits bonnets de nuit et de matin de ce trousseau étaient également ravissants. Les uns n'étaient que de simples fançons de mousseline claire à pattes arrondies

et tout entourées de guipure; dans les autres la broderie était mélangée aux rubans et à la dentelle.

Les ruches de dentelle noire formant couronnes, qui ont beaucoup de succès pour le bal, deviennent aussi la coiffure préférée des jeunes filles pour les plus modestes soirées et même pour les diners, parce qu'autant elles sont coquettes et élégantes avec l'addition d'un diadème de fleurs au-dessus du front, ou d'une petite touffe ronde sur le côté, autant elles sont simples mais gracieuses, avec un seul nœud de velours.

Le bijou à la mode est toujours le peigne antique à galerie ou à boules d'or. Une parure complète de ce dernier genre, portée dans une soirée de musique par une gracieuse personne, se composait du peigne à galerie de boules d'or et à deux rangs de chaînettes terminées aussi par des boules d'or, des boucles d'oreilles avec une grosse boule, deux chaînettes et des boules plus petites, une broche formée de boules et de chaînettes suspendues à un croissant, et des boutons de manchettes. Cette parure complétait une robe de moire antique bleue, montante et à pointes, un col carré de guipure ancienne, des manchettes de guipure sur des manches plates au poignet et bouffantes du haut, des bottines de taffetas noir, une coiffure de dentelle égayée par une rosette de velours bleu du côté gauche, et des gants de chevreau mais bordés de galon bleu et boutonnés en dessus du poignet par six petits boutons d'or.

Et ce qui ajoutait encore à l'irréprochable harmonie de cette toilette, c'est le suave parfum de violettes des bois dont elle était imprégnée et qui paraissait tellement inséparable de la personne qui le portait, que nous ne pourrions plus maintenant la comprendre sans lui. Mais plus le luxe de la parfumerie est délicat et recherché, plus il veut être appliqué avec tact et discernement. Lorsque ses produits ne sont pas absolument exquis, ils sont bien près d'être mauvais et même nuisibles. C'est pour cela que nous ne saurions trop engager nos abonnées à ne les jamais choisir que dans des maisons de premier ordre, dans des maisons d'une réputation déjà ancienne et longuement justifiée, offrant toutes les garanties qui peuvent résulter d'un savoir sérieux uni à une incontestable honorabilité.

Parmi les maisons recommandables à tous ces titres, se place tout d'abord la maison *Legrand*, dont chaque composition nouvelle a été un nouveau succès. Parmi les dernières, l'*Poryza-lacte* pour le teint, et l'*eau tonique* et la *pommade au baume de tannin*, pour la restauration de la chevelure, obtiennent chaque jour d'incontestables et merveilleux effets.

Le lait antéphélique de *Candès* est désormais aussi d'une efficacité éprouvée et reconnue contre les altérations accidentelles de l'épiderme. C'est un cosmétique d'un emploi facile et agréable, qui a toute l'importance d'un médicament. Bien des teints, qu'on admire en ce moment dans les salons de Paris et qui rehaussent l'éclat des fleurs et même celui du diamant, lui doivent leur blancheur et leur parfaite netteté, une des séductions extérieures les plus irrésistibles, soit qu'on l'éprouve en la reconnaissant, soit qu'on la subisse sans s'en rendre compte.

Madame Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 587.

TOILETTES PARÉES. — Coiffure composée d'une natte de velours *rose de roi*, posée en diadème et formant, derrière et de côté, un enlacement avec des ganses d'or s'enroulant en larges anneaux. Deux plumes blanches garnissent l'autre côté.

Robe de taffetas blanc ornée de velours plain *rose de roi*, de ganses d'or et de grosses pensées de velours pareil avec cœurs d'or et feuillages de velours.

Corsage très décolleté, taille de longueur moyenne, pointe demi-longue.

Le corsage est orné d'une sorte de berthe-draperie formant des fronces à l'épaulette et au milieu; le bord supérieur est garni d'une tresse de velours; le bas d'un ruché également de velours.

La manche est bouffante, avec une tresse de velours en guise de poignet. Un petit jockey, bordé d'un ruché de velours, couvre le dessus du bouffant.

La jupe-tunique est coulissée de manière à fermer des bouffants légers en pyramides.

Une tresse de velours couvre chaque coulisse et vient retenir le bas de la tunique en draperie.

Il y a au bas, de chaque côté, un bouquet de pensées de velours qui retroussent la jupe-tunique.

La seconde jupe est garnie d'un ruché de velours posé en ondulations.

Un nœud de velours garnit chacun des vides.

Tous les ruchés de velours ont une ganse d'or sur le coulissé.

Tous les nœuds ont le lien en or.

Capeline et pelisse, sortie de bal, de satin blanc onaté et garnie de cygne.

La capeline forme Marie-Stuart, devant. Son bavolet est à pointe derrière; elle est garnie, tout autour, d'un rouleau de cygne.

La pelisse, très longue et très ample, est montée à trois gros plis dans l'encolure derrière. Elle tombe droit devant. Elle a, de chaque côté, une grande poche ouverte en long et bordée de cygne.

Plus haut, également de chaque côté, deux poches pour les mains.

La manche, à entournure, est très ample et ouverte devant; elle est bordée de cygne.

Une pèlerine bordée de cygne retombe libre.

Tout le tour de ce vêtement est bordé de cygne.

Tout l'intérieur est onaté piqué.

La robe que l'on aperçoit est de taffetas vert clair orné de taffetas mauve. L'ornement consiste en deux rangs de la garniture suivante :

Un beau bouillonné entre six petits volants posés en haut et en bas, et tous à bords découpés.

Le bouillonné et les deux volants, celui du haut et celui du bas sont mauves, puis il y a trois volants verts entrecoupés par deux autres volants mauves.

Le bouillonné se compose d'une bande de taffetas de 35 centimètres découpés à chaque bord. On le coulisse de chaque côté, de façon à former les deux petits volants ayant chacun 5 centimètres. Il reste 25 centimètres pour former le bouillonné qu'il ne faut pas trop faire bouffer.

Il y a donc six volants tombants et six volants remontants.

On fronce un rang de cette garniture au bas de la jupe et on laisse 10 centimètres d'intervalle entre ce rang et le second qui est pareil.

LES ANGOISSES DE BÉNÉDICT.

(Voyez le numéro précédent.)

— Mon Dieu! s'écria Bénédicte, que ne rendez-vous mon esprit assez fort pour qu'il triomphe de mon cœur! Quelle affreuse destinée! Tant d'illusions perdues! tant d'espérances brisées! L'erreur s'emparait de moi!... l'erreur!... Ah! puisqu'il le faut, je lutterai, quels que soient les périls et les douleurs de la lutte.

— Le temps vous guérira, dit le prêtre de sa voix la plus douce; le temps vous guérira, pourvu que vous vouliez guérir. Il en est ainsi. La volonté fournit au chagrin le meilleur remède. Cher ami, vous côtoyez un abîme; je vous l'ai montré; ne fermez pas les yeux; n'y tombez pas. Avant une année, sans doute, l'amitié d'une épouse selon votre position sociale et vos principes vous fera oublier l'objet d'une passion insensée.

L'abbé Charles s'éloigna. Bénédicte demeura atterré

sous cette éloquence qui puisait ses armes dans les convictions et dans l'amitié.

Un mois après cet entretien, Bénédicte se rendit dans la capitale, pour assister aux noces de son cousin Roger de Mauglas. M. de Brevannes n'avait pas voulu rompre à cause de M. de Lorges une union projetée depuis bien des années.

Bénédicte arriva à Paris la veille de la célébration du mariage. Son cousin, de bonne grâce, acceptait pour femme Amélie de Brevannes.

Le bonheur assuré de Roger, dont la compagne était charmante, pleine de grâce et d'esprit, multiplia les désirs au cœur de Bénédicte, si cruellement atteint dans son unique amour.

Le fils de M. de Lorges, n'y résistant plus, alla un jour errer sous les fenêtres de la maison qu'habitaient la Duval et sa fille.

Pâle, amaigrie, se traînant avec peine, Alice se réchauffait aux rayons d'un soleil printanier.

De loin, Bénédicte voyait sur toute sa personne les traces de la maladie. La beauté de la jeune fille gagnait peut-être quelque chose à cet état de langueur; mais la pensée qu'Alice souffrait sans relâche tourmentait Bénédicte, qui, sans hésiter, monta l'escalier de la maison où demeurait la Duval, frappa, et se trouva tout à coup en présence de la cantatrice étonnée.

— Madame! s'écria Bénédicte, d'un air hagard, et sans aucune préparation, il faut que je me résigne ou que je brave l'autorité paternelle. Je voulais vous écrire cela dans la lettre que je vous ai envoyée... Des conseils m'en ont empêché... mais... qu'importe! Je le sens, l'absence ne m'a point changé. Quoi qu'il arrive, me voici. J'aime votre fille; je l'aime chaque jour davantage. L'idée de ses souffrances me torture. Oh! rien ne pourra bannir cet amour de mon cœur, et l'instant où elle acceptera de porter mon nom sera le plus heureux instant de ma vie. Elle a de graves motifs de haine contre moi, peut-être! Ma faiblesse l'aura indignée. Je m'en repens, madame. Permettez-moi de me jeter à ses pieds pour implorer mon pardon!

La Duval saisit Bénédicte par le bras, et, d'une voix énergique :

— Arrêtez, monsieur, arrêtez! Votre présence frapperait mortellement Alice.

— O ciel! que dites-vous?

— Elle n'a certainement pas la force de supporter votre vue. Vous la tueriez, vous dis-je.

— Ah! vous me faites expier durement mes hésitations! Vous me punissez sans pitié.

— Non, monsieur. Où serait mon droit d'en agir ainsi? Votre liberté n'était point enchaînée. Je n'ai pas dessein de vous garder rancune, et, pour vous le prouver, je commence par vous remercier de cette démarche.

Saisir la main de la Duval, et la presser de ses deux mains avec respect, fut la première réponse du fils de M. de Lorges. Puis il laissa tomber ces paroles :

— Vous me chassez, pourtant!

— Je ne vous chasse pas, mais comprenez mes craintes. La faiblesse de ma fille est extrême. Depuis six mois, je la vois mourir de langueur entre mes bras; depuis une semaine, surtout, à peine elle peut parler ou marcher. Elle souffre tant! Le mal ne s'ar-

rêtera peut-être jamais, quand même vous vous étudieriez à le combattre...

— Ainsi, s'écria Bénédicte, j'ai le bonheur d'avoir place en son âme, et j'ai le malheur de causer ses souffrances.

— Ne vous l'avais-je pas appris déjà ? fit la cantatrice.

Et Bénédicte, absorbé par l'égoïsme de la passion, promenait çà et là des regards rayonnants. Il fit encore un pas pour s'élaner dans la chambre où il pensait trouver Alice. La Duval l'arrêta encore.

— Ma fille repose en ce moment dans un fauteuil, dit-elle. Ah ! mon cœur tremble. Si votre présence rendait Alice plus malade encore ?

— Au contraire, madame, mes paroles la calmeraient, j'en suis sûr. Laissez-moi entrer, me placer à côté d'elle, la contempler un seul instant !

Bénédicte parlait avec une certaine autorité. Entraînée, la Duval répondit :

— Allons, je ne puis vous refuser cela.

— Je me tairai, dit Bénédicte. Fiez-vous à moi, madame, pour lire dans les regards de votre fille, aussitôt qu'elle se réveillera. J'aurai de la prudence.

— Dois-je vous croire ? Songez, monsieur Bénédicte, que je suis mère, et que de vos actions dépend l'existence d'Alice.

La cantatrice introduisit Bénédicte dans un petit salon de conversation. Ils marchèrent tous deux avec une précaution extrême.

Alice était assise. Sa jolie tête penchait sur le bras d'un fauteuil. Elle respirait lentement. Ses yeux étaient complètement fermés. La pâleur mate de ses joues annonçait une longue souffrance.

Dès qu'il vit de près la jeune fille, Bénédicte comprima un éclatant mouvement d'enthousiasme. Il tint sa promesse, prit un siège, s'assit à côté de la Duval, et considéra sans cesse la faible Alice, qui jamais ne lui avait paru si belle.

Un quart d'heure se passa. Le sommeil d'Alice durait toujours.

Elle étendit un bras.

La Duval et Bénédicte crurent qu'elle allait s'éveiller. Ils se placèrent derrière elle.

Après quelques minutes, Alice poussa un léger soupir. Elle se leva, et, se croyant seule, marcha vers la fenêtre, où elle se tint debout. Bénédicte n'osait prononcer une parole. La Duval s'avança et dit fort doucement :

— Alice !

Alice se retourna, aperçut Bénédicte, ne manifesta aucun étonnement, et embrassa avec effusion sa mère. Le jeune homme continua de garder le silence. Nulle agitation n'apparaissait chez Alice.

La Duval alla prendre Bénédicte par la main, le présenta à sa fille, et dit :

— Chère enfant, voici M. de Lorges fils qui vient s'informer de la santé.

— M. de Lorges fils ! répéta Alice en saluant Bénédicte, du ton le plus indifférent.

— Oui, répliqua la Duval, qui ne comprenait rien à tant de froideur. Ne te rappelles-tu pas d'avoir déjà aperçu M. Bénédicte de Lorges ?

Au nom de Bénédicte, Alice tressaillit ; mais elle regarda fixement le jeune homme, et d'un ton glacial :

— Je ne connais pas monsieur, fit-elle.

Bénédicte, à son tour, se sentit défaillir.

Alice lui portait au cœur un coup terrible. Elle ne le connaissait pas ! La Duval avait donc menti ! Toutes les appréhensions, toutes les préventions de l'abbé Charles se représentèrent à l'esprit du fils de M. de Lorges. Il y avait là un abîme ! Bénédicte allait-il fermer les yeux, et y tomber ?

Mais la cantatrice ne s'effraya point, d'abord, de la réponse d'Alice.

Alice ne connaissait pas Bénédicte ! Eh quoi ! ses esprits étaient-ils dérangés ? n'avait-elle jamais bien vu le jeune homme ?

Ce qu'il y avait de mieux à faire en cette circonstance, c'était de terminer promptement une entrevue commencée sous des auspices si déplorables. La Duval allait donc supplier Bénédicte de se retirer, pour revenir le lendemain, lorsque le jeune homme, s'approchant d'Alice, exprima ainsi ses sentiments :

— Vous ne me connaissez pas, mademoiselle ! vous avez oublié Rouen, et l'église de Saint-Patrice, et toutes les belles journées pendant lesquelles nous nous sommes rencontrés ! Non, cela n'est pas possible... Un tel malheur ne m'accablera pas !

Alice resta muette, et elle revint s'asseoir dans son fauteuil. Bénédicte continua :

— Votre mère elle-même m'avait fait espérer, mademoiselle, que vous ne repousseriez pas ma demande, que vous accepteriez, au contraire...

Par un signe, la Duval interrompit le maladroit Bénédicte.

Le moment n'était pas favorable pour parler de mariage, et surtout pour en parler sans préparation. Bénédicte s'éloigna donc, après que la cantatrice lui eut accordé la permission de revenir. Hélas ! déjà le soupçon ébranlait son âme. Le pauvre jeune homme ! avait-on joué devant lui une indigne comédie ?

La porte se referma sur Bénédicte, quand d'une voix plaintive Alice appela sa mère. Celle-ci accourut. La jeune fille avait le frisson de la fièvre. Elle se mit au lit.

Le docteur vint, à l'heure ordinaire. On lui raconta les particularités de l'entrevue d'Alice et de Bénédicte. Le docteur se consulta longtemps.

— Je m'explique, dit-il bas à la Duval, je m'explique pourquoi votre fille n'a pas reconnu ce jeune homme, dont le nom avait pourtant éveillé en elle de très vifs souvenirs. L'inclination de mademoiselle Alice est toute particulière, toute locale, si je puis m'exprimer ainsi. Elle a vu pour la première fois à Rouen M. Bénédicte de Lorges. Elle ne l'a revu, connu de nom, aimé, que pendant son séjour dans cette ville ?

— Oui, docteur.

— L'absence de l'objet aimé a agi très fortement sur l'imagination de votre fille qui, absorbée par l'idéal du sentiment, a perdu toutes les traces de la réalité physique. De plus, la faiblesse de ses organes l'empêche de bien saisir la portée des paroles que ce jeune homme a prononcées devant elle.

— O mon Dieu ! s'écria la Duval, ma fille est-elle si malade que je ne doive plus conserver aucun espoir ?

— Loin de là, répliqua le médecin, je ne doute pas de la rappeler complètement et promptement à la santé, de la mettre en état d'apprécier le bonheur

qu'elle a longtemps cherché, et qui maintenant s'offre à elle.

— Et comment cela, docteur ?

— Votre fille, madame, ressemble, pour le moral et pour le physique, à une personne qui mourrait d'inanition.

— C'est étrange.

— Il ne faut pas lui donner tout à coup des aliments trop substantiels; il faut, au contraire, procéder avec beaucoup de méthode, la ramener presque insensiblement au passé. De cette manière, elle reprendra en même temps force et mémoire. Le bonheur rayonnera sur elle sans l'éblouir, parce que l'éclat de la joie aura pénétré peu à peu, à de très petites doses, dans sa jeune âme.

— Il me semble que vous entrevoyez son salut, monsieur; mais quels moyens emploieriez-vous pour parvenir à ce but si désiré ?

— Madame, il conviendrait de partir pour Rouen.

— Je le ferai.

— De mettre tous vos soins à obtenir encore la location de la maison que vous habitiez...

— Je vais écrire à l'instant.

— De reprendre, vous et mademoiselle Alice, les habitudes que vous aviez dans cette ville; d'aller prier dans les mêmes églises, de fréquenter les mêmes promenades...

— Je suivrai de point en point votre ordonnance. Vous pensez que nous réussirons ?

— J'en suis presque sûr. Jusque-là, que mademoiselle Alice voie ou non M. Bénédicte, cela n'aura qu'une mince importance.

Le médecin n'entra pas dans d'autres détails. La mère d'Alice avait en lui la plus aveugle confiance, justifiée par plusieurs années de conseils et de soins excellents.

Aussitôt qu'elle l'eut reconduit jusqu'à la porte de la rue, elle remonta bien vite, ne perdit pas une minute, et écrivit à son parent, au propriétaire de la petite maison qu'elle avait déjà occupée à Rouen.

Réponse courrier par courrier : avant huit jours, la maison serait prête à recevoir la cantatrice et sa fille.

Tout ne se bornait pas là : la Duval avait un nouvel engagement avec le directeur de l'Opéra. Elle le rompit, moyennant un dédit considérable.

Dévouée à l'avenir de sa fille, ne voulant pas que désormais aucun obstacle s'élevât à l'encontre du bonheur d'Alice, elle renonça, de son propre mouvement, à sa carrière de prédilection, elle se retira du théâtre au moment où elle y obtenait de continus triomphes.

XV.

ATTENTE.

Le médecin ne s'était pas trompé.

Trois visites de Bénédicte à Alice n'opérèrent aucun changement dans l'état de la jeune fille, chez qui la plus légère allusion au temps où elle avait rencontré et vu le fils de M. de Lorges déterminait des crises stériles, dangereuses.

Prête à partir pour Rouen, la Duval donna connais-

sance de son projet nouveau à Bénédicte; elle ne doutait pas que celui-ci ne vint bientôt la rejoindre.

Mais, soit que Bénédicte éprouvât un découragement insurmontable, soit qu'il écoutât enfin les conseils de quelques jeunes gens qu'il rencontrait depuis peu dans certains salons de Paris, le fils de M. de Lorges prolongea son séjour dans la capitale.

Ce moment de faiblesse humaine, qui ne l'eût compris, qui ne l'eût excusé? Bénédicte avait, depuis la mort de sa mère, déployé tant de force morale, et dans ses luttes quotidiennes avec M. de Lorges, et dans ses peines de cœur continuelles, que sa volonté s'était amoindrie par l'abus. Son âme chrétienne éprouvait une grande fatigue.

A cette prédisposition fâcheuse se vint joindre, on l'a vu, le soupçon, puis le doute sur les actes de la Duval et de sa fille.

Bénédicte se laissa entraîner un peu par le monde, par les enchantements d'une société dont les dehors étaient si séduisants.

Roger de Mauglas, nouveau marié, riche, gentilhomme, connu partout dans Paris, avait chaperonné son cousin, à qui, d'ailleurs, madame Roger de Mauglas avait fait la réputation de savant très aimable.

Au milieu du bruit et des plaisirs, Bénédicte s'oublia légèrement. On put croire qu'il allait renier les austères principes de sa jeunesse. M. de Lorges, en particulier, remarqua le changement qui s'était opéré dans la manière de vivre de son fils, et il y applaudit. Selon lui, « Bénédicte sortait de sa coquille, et secouait les langes de la bigoterie. »

De fait, le jeune homme se livrait à de faibles écarts. Ses principes résistèrent.

Cependant la Duval et sa fille s'étaient établies à Rouen : elles vivaient absolument seules.

Le cousin de Roger ne reparaisait pas !

Par bonheur, l'absence de Bénédicte n'influa pas d'abord sur l'état d'Alice. Pendant un mois, l'aspect de Rouen et l'habitation de *Bon-Secours* suffirent à rendre en partie à la jeune fille les apparences de la santé. Avec quelle joie elle revit les campagnes normandes, où sa mère l'avait tant de fois promenée ! Avec quelle ferveur elle pria dans l'église de Saint-Patrice !

Alice sembla renaître. Il y eut une suave reconnaissance entre elle et la nature. L'avenir était gros de promesses. Un immense espoir entra dans le cœur de la Duval. Joies éphémères ! Le temps des rudes épreuves n'était point passé encore pour cette mère sublime.

Bénédicte prolongeait indéfiniment son absence, quand déjà le nom du jeune homme errait sur les lèvres d'Alice, quand la mémoire revenait à la malade, quand le bien-aimé était attendu dans la maison de *Bon-Secours*.

Eût-il pu en être autrement ? Guistelle et l'abbé Charles avaient appris que Bénédicte menait à Paris une vie tout à fait différente de celle qu'il avait menée jusqu'alors.

Ils crurent à sa perte.

Odieuvre annonça que Bénédicte avait vu la Duval, qu'il s'y était rendu plusieurs fois, et que, sans doute, il fallait attribuer les changements déplorables survenus dans la conduite du fils de M. de Lorges à la fréquentation de la cantatrice.

En calomniant ainsi celle qui avait été l'une de ses bienfaitrices, Odieuvre restait fidèle à sa tactique d'hypocrite. Il savait que l'abbé Charles et Guistelle feraient entendre leurs voix influentes, et que la liaison de Bénédicte avec la famille Albery se romprait vite.

Lorsqu'il retourna à Rouen, il ignorait que la Duval et sa fille étaient redevenues habitantes de cette ville.

Enrichi par les aumônes successives des gens de toute opinion et de toute condition, il se proposait, d'ailleurs, de partir bientôt, pour aller vivre dans le midi de la France ou en Italie, *du fruit de ses épargnes*.

Ce projet acquit plus de consistance encore dans la tête d'Odieuvre, lorsque, de retour à Rouen, il apprit la réinstallation de la Duval et de sa fille à *Bon-Secours*.

En effet, quelques mots échangés entre la cantatrice et Guistelle ou l'abbé Charles pouvaient dévoiler les ruses du *pauvre honteux* aux deux plus charitables personnes de la Normandie.

Tout conseillait à Odieuvre de prendre prudemment « sa retraite, » afin d'échapper aux reproches de gens désabusés.

Cela devint sa pensée fixe.

A bientôt la réalisation de son projet si caressé !

XVI.

LES DÉSENCHANTEMENTS DE M. DE LORGES.

Vers le temps où Bénédicte commençait à affronter les orages du monde, M. de Lorges aspirait au calme du port, malgré la joie qu'il ressentait de la métamorphose de son fils.

Le voltairianisme de M. de Lorges, d'autant plus violent qu'il était moins éclairé, se trouvait exposé aux douleurs de la ruine et de la désillusion. En moins de trois mois, les trente mille livres qu'il avait apportées de Rouen à Paris furent dévorées à belles dents par la Volcourt.

Et cet homme, dont la fortune s'ébréçait si gravement, n'eût peut-être pas reculé devant de nouveaux sacrifices ; car l'ivresse du plaisir ressemble à la folie, surtout chez les vieillards.

Un jour, cependant, comme le voluptueux voltairien parlait à la Volcourt de ses plans d'existence avec elle pour l'année suivante, la danseuse le regarda d'un air à la fois ironique et effronté, et elle ne lui adressa que cette réponse très sèche :

— Vous êtes donc bien riche, monsieur ?

Désabusé enfin, M. de Lorges, comprenant « qu'il n'était pas assez riche » pour espérer qu'on lui pardonnerait la blancheur croissante de ses cheveux, avait résolu de rompre avec son insatiable maîtresse, qui, de son côté, ne cherchait plus à plaire à M. de Lorges, qu'elle estimait être ruiné.

Une circonstance grave détermina, précipita leur rupture.

Lors de son avant-dernière visite à *l'adorable* Volcourt, M. de Lorges, qui sortait d'un caissier public, était porteur d'une valeur de trois mille francs, divisée en trois rouleaux de louis d'or.

Il s'attarda chez la danseuse, qui lui dit cavalièrement :

— Cher ami, il ne faut pas aller si tard par les rues de Paris avec cette somme. Soyez prudent.

— Y a-t-il quelque danger ?

— Certainement. Vous feriez bien de laisser ici votre or. Songez-y : si l'on vous volait !

Le vieillard avait goûté ce conseil. Il avait déposé ses trois rouleaux de mille francs entre les mains de la Volcourt ; et il s'était retiré, se promettant de venir les reprendre le lendemain, avant midi.

En effet, le lendemain, dès le matin, M. de Lorges se fit annoncer chez la danseuse.

— Bonjour, mon doux et généreux protecteur, s'écria celle-ci, du plus loin qu'elle aperçut son amant. Je vous attends avec impatience.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Pourquoi ? Parce que j'ai à vous montrer une magnifique chose.

La Volcourt entraîna M. de Lorges dans son boudoir.

Les yeux de celui-ci s'arrêtèrent devant un meuble de Boule, merveilleusement fabriqué.

— Ah ! une nouvelle acquisition ! fit-il d'un air quelque peu inquiet.

— Oui, le cadeau que vous m'aviez promis, et que je me suis acheté ce matin même, avec les trois mille livres que vous m'avez si galamment données hier.

Tant d'effronterie pétrifia M. de Lorges, qui, dans le premier moment de sa colère, ne put proférer une seule parole.

Mais bientôt il donna un libre cours à son indignation.

— Moi ! je vous ai donné cette somme !...

— Qu'y a-t-il donc d'étonnant à cela ? Ne m'aviez-vous pas promis ce meuble ? Ne me le deviez-vous pas ?

— J'avais fait un dépôt...

— Ah ! ah ! ah ! interrompit la Volcourt en riant aux éclats, voilà un homme précieux, extraordinaire, inimaginable ! Il a déposé trois mille livres entre mes mains, et il croit que je vais stupidement les lui rendre ! Et depuis quand un amant bien élevé reprend-il ce qu'il a donné ? Vous plaisantez, mon tendre ami ; assurément, vous plaisantez.

— C'est un vol, madame !

— Un vol !

— Oui, et je vous ferai repentir de ce manque de probité.

Tout à coup, la Volcourt prit ses airs majestueux. Elle sonna, en disant :

— Je ne permettrai jamais à personne, à vous moins qu'à tout autre, monsieur, de m'insulter chez moi...

— Misérable !...

— Un mot de plus, et je vous fais jeter à la porte par mes domestiques.

M. de Lorges allait riposter, outrepasser peut-être les bornes du droit qu'acquiert un homme dupé, lorsqu'on entra en annonçant : — M. le surintendant d'Ablouville.

— Faites entrer dans mon salon, dit la Volcourt. C'est un défenseur pour moi. Monsieur, ajouta-t-elle, en se tournant vers le père de Bénédicte, j'ai l'honneur de vous saluer. Vous comprendrez, je l'espère,

qu'après les injures que vous venez de m'adresser ici, il ne peut plus rien exister de commun entre nous.

La Volcourt s'éloigna, laissa M. de Lorges confondu, muet de surprise, sortir par une porte latérale qu'avait ouverte le domestique introducteur du surintendant.

— Vit-on jamais pareille créature ! se dit M. de Lorges, en rentrant chez lui. Si encore cette sottise aventure m'était arrivée il y a un an, je n'aurais pas livré ma fortune à cette femme ! Oh ! les actrices ! les danseuses ! les chanteuses ! etc... Elles dévoreraient les mines du Pérou !

Ce n'était pas tout. Après la ruine survint une autre sorte de désenchantement pour le voltairien.

M. de Lorges, qui n'était changé en rien sous le rapport des opinions philosophiques et religieuses, dut se rendre en Champagne, près de Cirey. Il possédait dans ce pays une métairie assez belle, qu'il était forcé de vendre pour liquider une partie de ses dettes.

Voltaire habitait alors le château de Cirey.

Muni d'une lettre d'introduction pour se présenter chez l'illustre écrivain, M. de Lorges ne manqua pas d'aller rendre visite « au vainqueur de la superstition. »

A la seule pensée de converser avec M. de Voltaire, le père de Bénédicte ne se sentait pas de joie.

Il allait donc voir son maître, son idole ! M. de Voltaire en personne l'affermirait dans ses violences antireligieuses ! Par Voltaire, enfin, M. de Lorges serait reconnu fervent disciple de la philosophie.

Le ravissement d'un chrétien qui espère contempler Dieu en face, n'a pas plus de vigueur que celui du voltairien rouennais pensant à l'insigne honneur dont bientôt il jouirait.

M. de Lorges obtint la faveur d'un moment d'entretien.

Voltaire logeait dans une aile du château de Cirey. Il avait une très petite antichambre, puis une chambre basse et tapissée de velours cramoisi. Peu de tapisseries, mais beaucoup de lambris, dans lesquels étaient encadrés des tableaux charmants ; des glaces, des encoignures de laque admirables ; des porcelaines, des marabouts ; une cassette ouverte, pleine de vaisselle d'argent ; un baguier où se trouvaient douze bagues de pierres gravées, outre deux de diamants : tout ce que le superflu, chose si nécessaire, a pu inventer.

C'était un séjour de poète et de grand seigneur.

M. de Lorges fut reçu avec une politesse exquise. Voltaire avait quelque obligation à la famille du père de Bénédicte.

Il invita son disciple à s'asseoir.

Celui-ci ne pouvait dissimuler son embarras. Comment ! Était-ce bien lui qui voyait l'auteur de la *Henriade* ? qui allait parler avec « la raison faite homme ? »

Le philosophe entama la conversation, par esprit de charité, car M. de Lorges eût gardé sans cela un stupide silence.

Mais, comme ces ruisseaux modestes, qui, contents par une digue de rocher, deviennent des torrents dévastateurs aussitôt que la digue a disparu, M. de Lorges, une fois mis à son aise, se livra à une verbosité comparable à celle des professeurs d'éloquence.

Il parla, un quart d'heure durant, sur les réformes qui convenaient au siècle, et il se déclara emphatiquement le propagateur des idées de Voltaire.

— Ah ! monsieur, dit-il, j'ai puisé dans vos admirables écrits les plus salutaires enseignements contre le fanatisme et la superstition.

Voltaire regarda malignement M. de Lorges et répliqua :

— Vous avez goûté, approuvé peut-être, quelques propositions nouvelles, qui m'ont attiré mille tracasseries de la part de certains gens.

— Si je les ai goûtées ! si je les ai approuvées ! s'écria M. de Lorges. Ce ne serait pas trop de dire que je les ai prises pour règle suprême de ma conduite. A dater du jour où j'ai lu vos ouvrages, monsieur, je vous le déclare, je me suis régénéré.

Un sourire de Voltaire répondit à cette exclamation enthousiaste.

— J'ai jeté bien loin, continua M. de Lorges, le lourd bagage qui fatiguait mes épaules : j'ai perdu toutes mes croyances en les saints, la Vierge et Dieu...

— Oh ! oh !

M. de Lorges haussait le ton de sa voix qui devenait de plus en plus déclamatoire.

— J'ai essayé, reprit-il, d'arracher ma défunte femme à des stupidités religieuses ; mon fils, encore imbu des préjugés de ce qu'il nomme la foi, je l'ai épouvanté par mes discours irréfutables ; je lui ai parlé au nom de l'autorité paternelle, et je l'ai forcé à ne plus prononcer devant moi les mots de piété, d'abnégation, de martyr et de mystère.

— Vous avez été un peu loin, dit Voltaire en hochant la tête.

— Non, non, monsieur. Que mon fils croie à ce que nos pères, trop ignorants, ont accepté pour vrai, c'est absurde, c'est révoltant. Le temps a changé les hommes et les choses. Vous nous avez ouvert les yeux ; vous nous avez appris à ne tenir pour certain que ce qui tombe absolument sous nos sens ; quiconque vous a lu, vous a relu et médité, sait à quoi s'en tenir sur les prêtres et sur leurs adhérents :

« Les prêtres ne sont pas ce que chaque personne pense. »

— Pardonnez, pardonnez, interrompit Voltaire. Vous écorchez le vers. Il faut dire : *un vain peuple*.

— Vous avez raison, monsieur. Il faut dire : *un vain peuple*. Je n'appartiens pas à ce *vain peuple-là*, moi. *Ma crédulité ne fait pas la science des prêtres*. Je ne crois à rien.

— A rien ? pas même à Dieu ?

— Si fait : je crois à Dieu. Vous avez dit quelque part :

« Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. »

Je ne me déclare donc pas athée. Mais je ne vais plus à confesse, je n'entends plus la messe ; j'ai vendu en masse tous les tableaux et gravures de sainteté que je possédais, œuvres d'art auxquelles tenaient ma faible femme, mon sot de fils, et plusieurs de mes anciens amis.

— Vous n'avez pas reculé devant un auto-da-fé dont, par déférence pour vos parents, vous eussiez pu vous dispenser ?

— Je n'en ai point de regret. Le seul chagrin profond que j'éprouve aujourd'hui me vient des extravagantes idées de mon fils qui est un dévot, un catholique...

Les yeux de M. de Lorges commençaient à s'illuminer.

— Est-ce que monsieur votre fils se conduit mal à votre égard? Vous manque-t-il de respect? demanda Voltaire, qui voyait poindre l'irritation chez son interlocuteur.

— Non. Je ne me plains pas de mon fils sous ce rapport, répondit le père de Bénédicte. Au contraire, il est la douceur en personne. Mais le fanatisme l'abrutit. En vain je lui ai prêté, recommandé vos ouvrages, monsieur; en vain je lui ai démontré, aussi clair que deux et deux font quatre, le vide de ses opinions, il y persiste. Cela me désole. Cela m'exaspère. S'il continue, nous ne vivrons plus sous le même toit, nous nous séparerons à jamais. Par exemple...

Les mots *par exemple* promettaient de nouveaux et nombreux détails, dont tout l'intérêt serait pour le narrateur.

Voyant que M. de Lorges manquait complètement de tact, et qu'il prolongeait outre mesure la conversation, Voltaire, impatienté, jeta sur sa pendule un de ces regards prompts et éloquents, dont tout homme discret, admis à l'audience d'un personnage considérable, sait parfaitement saisir le sens.

— Par exemple, reprit M. de Lorges, que son ardeur voltairienne entraînait, et qui ne soupçonnait pas même l'impatience du grand écrivain, mon fils ne s'avise-t-il pas de vouloir épouser la fille d'une actrice...

— Ah! fit Voltaire, sans s'émouvoir, et de l'air le plus distrait.

— Parce qu'il l'aime, comme on aimerait une honnête personne, continua M. de Lorges. Autres exemples encore...

Pour le coup, Voltaire se leva.

M. de Lorges allait descendre dans les infinis, dans les fastidieux détails : le célèbre écrivain l'interrompit à temps.

— Je regrette, monsieur, de ne pouvoir m'entretenir plus longuement avec vous, dit-il; mais la vie a ses exigences, et le devoir doit marcher avant le plaisir. Mon hôte m'attend pour affaire urgente. Je me résigne à mon sort.

M. de Lorges se leva aussi, considérant bien, cette fois, qu'il ne fallait pas gêner un tel homme.

Voltaire le reconduisit, en lui adressant ces simples paroles, dites avec autant de gravité que de mesure :

— Monsieur, ne vous séparez pas d'avec votre fils. Ce serait là une extrémité fâcheuse, devant laquelle votre cœur de père reculera. Faites-vous plutôt de mutuelles concessions. Quant à moi, je serais désolé de vous compter au nombre de mes lecteurs, si vous puisiez dans mes ouvrages une animosité impardonnable contre ceux qui ne partagent point vos opinions. La liberté de conscience est le plus saint des droits. Jamais, dans aucun livre, dans aucun temps de ma vie, je n'ai prétendu qu'il fallût attaquer les inquisiteurs pour devenir inquisiteur soi-même.

Tout écrasé par la supériorité de Voltaire, M. de Lorges ne répliqua pas. Il salua l'auteur de l'*Essai*

sur les mœurs, et il quitta mécontent le château de Cirey.

— Étrange chose, s'écria-t-il, quand il eut repris sa route, M. de Voltaire paraît calme, modéré, sans ardeur. Je ne me le figurais point tel qu'il est. Cela désenchante. J'aime infiniment mieux le lire que lui parler.

De son côté, Voltaire, après le départ du malencontreux visiteur, s'assit, fit une moue extraordinaire, accompagnée de plusieurs hélas! et haussements d'épaules. Puis, il s'écria, presque avec douleur :

— Vit-on un homme plus niais, plus insupportable? Voilà bien le mouton de Panurge! Est-il possible que mes livres produisent un tel effet sur un cerveau quelconque! Grand Dieu! je me repentirais toute ma vie d'avoir écrit, si je savais avoir beaucoup de disciples de cette force-là!

XVII.

ÉCHÉANCE!

M. de Lorges, deux jours après son entretien avec Voltaire, entretien si désiré et si peu satisfaisant, franchissait le seuil de sa maison de Rouen, où sa domestique et Guistelle l'attendaient seules.

En apprenant que Bénédicte résidait encore à Paris, M. de Lorges se sentit joyeux; sa joie irréfléchie augmenta, lorsqu'il sut que Bénédicte, *civilisé* par Roger de Mauglas, se lançait dans la vie mondaine et se livrait un peu aux folies de la jeunesse.

Les intrigues de la Volcourt l'avaient ébranlé, non guéri.

Sa fortune était très compromise, pour ne pas dire absolument perdue. Il avait pris de lourds engagements, dont les échéances prochaines allaient le plonger dans de cruels et inextricables embarras.

M. de Lorges, lancé à corps perdu dans le tourbillon des plaisirs parisiens, avait dépassé les limites de son droit de père de famille.

La part de succession afférente à Bénédicte était endommagée, si bien que le jour où il faudrait rendre à celui-ci des comptes de tutelle, le père aurait à rougir devant son fils.

Tout Rouen ne tarda pas à connaître la situation déplorable de M. de Lorges. Loin d'atténuer le mal, on l'exagéra.

Les mauvais bruits arrivèrent jusqu'aux oreilles de la Duval.

Était-ce donc pour cela que le timide Bénédicte ne reparaisait plus? pensa-t-elle.

Sa sollicitude maternelle, réveillée au plus haut point par les espérances qu'elle avait conçues pour le rétablissement de la santé d'Alice, accusait Bénédicte.

Pourquoi le jeune homme se cachait-il, au lieu de parler avec confiance?

Déjà Alice avait suivi les prescriptions du docteur; déjà les souvenirs se pressaient en foule dans la tête de la jeune fille, à laquelle il ne manquait plus que la vue de Bénédicte pour dernier degré de guérison.

Chaque jour la Duval se rendait à l'église de Saint-Patrice, ou dans les environs de la maison de M. de Lorges.

Elle ne rencontrait jamais Bénédicte. Elle allait se décider à lui écrire.

Toutefois, le jeune homme, après le voyage de son père à Cirey, ne resta pas longtemps à Paris.

Un moment, il avait été séduit par les splendeurs du monde; mais il s'était facilement dégoûté d'une vie où il ne trouvait aucun aliment pour le cœur.

Puis, il savait quels embarras pécuniaires pressaient M. de Lorges; sa place était marquée aux côtés de son père.

Enfin, l'image d'Alice le poursuivait toujours; elle le rappelait à Rouen.

Il se désolait de n'avoir pas été reconnu par la jeune fille, sans avoir conservé le moindre soupçon sur l'honnêteté de la Duval.

Un dimanche, Alice et sa mère allèrent entendre la messe à Saint-Patrice, comme elles l'avaient fait deux années auparavant.

En sortant, Alice aperçut Bénédicte, et secoua vivement le bras de sa mère.

— C'est lui! c'est lui! fit-elle, presque à haute voix.

— Lui! qui donc? demanda la cantatrice, qui apercevait bien aussi Bénédicte, mais qui voulait obliger sa fille à faire des efforts de mémoire.

— Lui! le fils de M. de Lorges!... Bénédicte. . . répondit Alice avec assurance...

Et elle montra le jeune homme qui, remarquant de son côté l'agitation d'Alice, s'élança vers la Duval, en s'écriant :

— Oh! elle me reconnaît bien aujourd'hui!

— Tout à fait, murmura l'ancienne cantatrice.

Bénédicte salua Alice, qui lui rendit son salut en lançant sur lui le regard le plus doux et le plus innocent.

Le jeune homme demanda et obtint la permission de rendre des visites à ces dames; il s'excusa sur sa longue absence; puis il rentra chez son père. Il avait la joie au cœur!

Ce jour-là, M. de Lorges ne sortit pas de sa chambre.

C'était la veille d'une échéance à laquelle il ne pouvait satisfaire. Il lui fallait payer trois mille livres, sinon, on vendrait sa maison, dernier immeuble qui lui restait.

Or, il avait à peine mille livres en portefeuille.

Un seul refuge existait pour M. de Lorges : le suicide, le suicide, refuge suprême de ceux qui renient toute croyance.

Il était décidé, dans le cas où le porteur du billet à payer n'acquiescerait point à un renouvellement, que M. de Lorges avait déjà demandé en vain.

Quand sonna l'heure du dîner, Bénédicte, voyant son père soucieux, ne lui adressa que quelques paroles insignifiantes, et il remonta chez lui pour travailler, ou plutôt pour penser à Alice.

Le lendemain, M. de Lorges attendit :

La matinée entière se passa sans qu'il se présentât aucun créancier. L'étonnement du père de Bénédicte fut immense; il augmenta d'heure en heure : à la fin de la journée, personne n'était encore venu. Il respira :

— Sans doute on a accepté mes offres de renouvellement, pensa-t-il.

Nuit tombante, il se rendit chez son créancier, pour prendre les arrangements convenables. Il apprit alors que, vers midi, un homme d'un certain âge avait apporté le montant de la dette, et qu'il avait reçu en échange le billet acquitté.

A cette nouvelle, M. de Lorges éprouva une émotion indescriptible; il se perdit en conjectures, et il rentra dans sa demeure aussi rempli d'espoir qu'il en était sorti découragé.

Il frappa à la porte de la chambre de Bénédicte :

— Mon fils! s'écria-t-il, avec une expansion inusitée, aussitôt qu'il eut franchi le seuil de la chambre, on vient d'arracher ton père au déshonneur et à la mort!

— Au déshonneur! à la mort!... Quel malheur vous était donc arrivé? répondit Bénédicte, qui serra son père dans ses bras.

— Le malheur qui me menaçait est le plus terrible qui puisse frapper un homme de cœur; c'est celui que l'on éprouve lorsqu'on manque à des engagements...

En deux mots, M. de Lorges mit Bénédicte au courant de sa situation.

Il avait des remords; il ne voulait pas tout cacher à son fils. Puis, son salut inespéré l'attendrissait : la joie dilata le cœur.

— Comment, mon père! dit Bénédicte, vous avez jusqu'ici gardé le silence à mon égard! mais vous doutiez donc de mon attachement pour vous? Vous me croyiez donc capable de faillir à mes devoirs filiaux?

— Que pouvais-tu pour m'aider en cette circonstance? répliqua M. de Lorges, qui n'en était encore qu'à la moitié de ses confidences.

— Vous me le demandez! je pouvais, ce me semble, vous donner en toute propriété une partie des biens qui me sont personnels, et même vous donner entièrement, s'il le fallait, la fortune qui me vient de mon excellente mère, fortune à laquelle je dois renoncer, dès que la nécessité vous presse.

Ce noble mouvement multiplia les remords dans l'âme de M. de Lorges. Il y avait tant de générosité modeste dans l'offre de Bénédicte!

Le père avoua au fils le tort qu'il avait eu de compromettre son avenir par des prodigalités insensées.

Peut-être allait-il tout dire; mais l'amour-propre d'une part, et de l'autre le désir de ne point trop attrister un si bon cœur, l'en empêchèrent. Il changea donc soudainement la conversation, ou plutôt il la circonscrivit dans le fait du billet payé par une personne inconnue.

— Qui m'a rendu ce signalé service? demanda-t-il à son fils. Voyons, consulte-toi, Bénédicte. As-tu quelques soupçons?

— Moi! je n'ai aucun soupçon, mon père.

— Mon beau-frère de Mauglas aurait-il soldé pour moi?

— Peut-être bien... cependant...

— Ou mon neveu Roger? interrompit M. de Lorges.

— Roger possède un cœur excellent, fit Bénédicte.

— Sa générosité a éclaté plus d'une fois. Bien! voilà déjà une personne qui me semble capable d'accomplir une pareille action. Ne penses-tu pas à quelque autre!

— Non, mon père.

Et Bénédicte réfléchit.

— Madame Guistelle ne sait rien de vos embarras, mon père? demanda-t-il.

— Peut-être m'a-t-elle vu soucieux. Mais madame Guistelle manque de fortune...

— Si elle avait prévenu l'abbé Charles?

— L'abbé Charles garde pour lui l'argent qu'il possède. Ces messieurs sont très charitables... en paroles.

— Je ne partage point votre avis, mon père.

— Je le sais bien. Ta crédulité est toujours stupide.

— Il ne s'agit point là de crédulité, je vous assure. M. l'abbé Charles a une réputation de bonté qu'il mérite; il répand partout ses aumônes...

— Voyons, Bénédicte, laisse-là un peu ton abbé Charles et ses saintes actions, répliqua M. de Lorges visiblement contrarié. Ce prêtre ne me veut pas plus de bien que je ne lui en veux moi-même.

— Il est chrétien, et...

— Parbleu! la belle affaire! Il est chrétien! Tu as tout dit avec cela. Chrétien! chrétien! Pour mon compte, je n'ai aucun soupçon sur l'abbé Charles.

— Moi, au contraire, mon père: plus j'y pense, et plus je crois à la possibilité de cette bonne action, venant de sa part.

— A ta guise, Bénédicte. Je regrette de l'avoir parlé de ce qui m'arrive, car l'esprit de contradiction règne en toi...

— Pardonnez, mon père...

— De quelque sujet que l'on l'entretienne, tu trouves toujours le moyen de glisser quelques opinions marquées au cachet de tes idées religieuses. Je persiste à dire que mon beau-frère ou mon neveu, seuls, doivent m'avoir rendu ce service.

— Tant mieux, mon père, cela me les fera aimer davantage encore.

— Ce ne sont pas des cagots, eux! ils parlent peu, mais ils agissent. Au surplus, je saurai tout.

— Et moi aussi, pensa Bénédicte, j'éclaircirai le fait.

On le voit, si l'entretien se fût prolongé, une de ces luttes vives, interminables, telles qu'il s'en élevait si souvent entre le père et le fils, à propos d'une opinion, d'une réflexion, d'un mot même, eût à l'instant pris naissance. Par bonheur, M. de Lorges redescendit dans son appartement, pour écrire aux de Mauglas.

XVIII.

L'ÂME D'ODIEUVRE INCENDIÉE.

Bénédicte sortit bientôt après, et il se rendit chez l'abbé Charles. Ni le beau-frère de M. de Lorges, ni Roger, ni l'abbé Charles, ni Guistelle, n'avaient payé le billet échu.

Mais de nouvelles recherches amenèrent un résultat très inattendu. D'après le signalement donné par le caissier du négociant qui détenait le billet, il demeurerait constant qu'Odieuvre avait été chargé de compter la somme au créancier de M. de Lorges.

Celui-ci, encouragé par ce premier renseignement, voulut se mettre sur les traces de son bienfaiteur

inconnu; il courut chez le *pauvre honteux*, pour l'interroger et obtenir des détails.

Mais Odieuvre, en revenant de faire sa commission chez le créancier de M. de Lorges, avait été frappé par la Providence d'une manière terrible.

En effet, pendant que le pauvre se dirigeait vers sa maison, voici ce qui se passait dans la rue du Bec, à Rouen.

La rue était encombrée de monde, des flots de fumée obscurcissaient l'air et cachaient les maisons aux regards des passants.

Partout régnait une agitation fiévreuse. Des flammes s'élevaient incessamment vers le ciel.

Un bruit sourd de voix effrayées se mêlait au bruit aigu des charpentes détraquées, qui tombaient çà et là sur le pavé.

Plus de deux mille Rouennais s'entretenaient du sinistre et contemplaient l'incendie, spectacle toujours rempli d'une attrayante horreur, si l'on peut dire ainsi.

— On va faire la part du feu! s'écriaient nombre de passants.

Odieuvre, en ce moment, arriva au coin de la rue du Bec, et il questionna plusieurs personnes.

Inquiet pour ce qu'il entendait dire, il s'avança et acquit bientôt la certitude que sa propre maison était celle dont chacun parlait. Le feu avait pris aux étages inférieurs: on craignait qu'il ne se communiquât aux maisons voisines.

Comme Odieuvre fendait la foule pour s'approcher du foyer de l'incendie, ces paroles retentirent à ses oreilles:

— Le logement du haut appartient à un pauvre homme pour lequel on fera une quête. Deux cents livres vaudront plus à ses yeux que tout son mobilier.

Et Odieuvre d'exclamer:

— Non, non! c'est moi qui suis Odieuvre! j'ai des valeurs chez moi, beaucoup de valeurs!

— Allons donc! dit un boutiquier voisin. Vous vivez par la grâce des âmes charitables! Vos *valeurs* ne *valent* pas deux louis, peut-être.

Ce jeu de mots courrouça Odieuvre.

— Il y a tant de choses auxquelles je tiens! reprit-il alors, oubliant soudain son rôle de *pauvre honteux*.

— Bah! des bribes, quelques pots fêlés, répondit un autre personnage de la foule.

Ainsi, Odieuvre était pris dans ses filets. Il avait tant joué la misère que l'on ne croyait pas qu'il pût posséder quelque chose de précieux.

Les gens qui travaillaient à éteindre le feu décidèrent d'un commun accord qu'on ne tenterait rien pour sauver la chambre d'Odieuvre. Celui-ci, dès qu'il apprit cette décision fatale, perdit complètement la tête. Courant, gesticulant, désespéré, il cria:

— Je vous en supplie! ne laissez pas brûler mes meubles...

Plusieurs assistants sourirent, en répétant:

— Ses meubles! ah! ses meubles!...

Odieuvre continua:

— Et mon argent! et mon argent! j'ai là-haut toute ma fortune.

— Vous êtes fou, mon vieux, dit un soldat.

— Votre fortune, vous la portez sur votre corps, ajouta un marchand. Hier encore, vous m'avez dit

que pour vous la vie était un martyre. Que vous importe cet incendie? Vous logerez chez moi, jusqu'à ce que nous vous ayons placé quelque part.

Une larme s'échappa des yeux du pauvre, larme de rage.

L'incendie allait croissant. Déjà la maison était à demi consumée. L'escalier seul paraissait intact : situé au fond d'une longue allée, il n'avait éprouvé que faiblement les atteintes du feu.

Odieuvre ne se connaissait plus. Il allait en une heure perdre le fruit de dix années d'hypocrisie et de privations.

Il s'élança vers l'escalier.

Des ouvriers le retinrent; l'un d'eux le repoussa.

Mais Odieuvre insista très vivement, se roidit contre les gens qui s'opposaient à son passage, et, d'une voix étranglée :

— J'ai le droit de monter chez moi, de sauver ce que je possède, s'écria-t-il.

En même temps, il tenta un dernier effort. Les oppositions à son action téméraire devinrent moins nombreuses.

A peine quelques personnes essayèrent-elles encore de le retenir.

Peu après, on le vit traverser la fumée et les flammes, mettre le pied sur l'escalier. La foule jeta un cri de stupeur : elle suivait des regards le pauvre courant à la recherche de ses trésors.

Bientôt il ne fut plus possible de le voir. Un épouvantable craquement se fit entendre. Les deux derniers étages de la maison s'affaissèrent et tombèrent avec fracas sur l'amas de poutres et de plâtras brûlés qui s'était formé au-dessus du sol. Alors la foule recula d'une quinzaine de pas, en jetant un nouveau cri, plus effrayé encore que le premier.

— Il est mort ! dit un ouvrier, qui aperçut le cadavre d'Odieuvre gisant parmi les décombres.

— Il est mort ! répéta-t-on de bouche en bouche.

— L'imprudent !

— Le malheureux !

— L'insensé !

La foule commençait à s'ébranler, lorsque M. de Lorges arriva en vue de la maison incendiée. Il apprit l'action folle et la mort tragique d'Odieuvre, et il s'apitoya sur le sort de cet *honnête homme*.

Ce malheur allait l'empêcher de connaître le nom de la personne qui l'avait si généreusement, si noblement aidé.

Il s'éloigna avec douleur du lieu du sinistre.

Huit jours après l'événement, une tombe modeste s'élevait dans un des cimetières de Rouen. Le passant lut cette inscription sur une croix de pierre :

AU PLUS VERTUEUX DES PAUVRES !

HIC JACET

H. ODIEUVRE.

C'était un hommage rendu, par les soins de la bonne Guistelle, qui pleura beaucoup, à l'homme qui s'était joué de toutes les compassions et de toutes les générosités.

XIX.

REVIREMENTS.

Bientôt, grâce aux visites fréquentes que Bénédicte rendait à la Duval, Alice ne fut plus la même. Elle reprenait sa force et sa beauté; elle *reconnaissait* le fils de M. de Lorges; elle se sentait heureuse de vivre par lui et pour lui. Toute à l'espérance de porter prochainement son nom adoré, elle formait les vœux les plus doux, elle se laissait bercer par les plus séduisants rêves.

La Duval, elle aussi, bannissait ses craintes. Le mariage de sa fille n'était plus douteux : Bénédicte avait engagé son honneur, et tout se réduisait à une question de temps.

Pour vaincre les répugnances violentes et les volontés despotiques de M. de Lorges, Bénédicte n'avait plus qu'un moyen juridique à employer, — celui des actes respectueux.

Sa timide nature y avait d'abord répugné, par scrupules filiaux; mais maintenant l'amour, retrempé par la lutte, devenait le plus fort : il fallait opposer l'énergie à l'obstination.

Bénédicte, livré à ses propres pensées, et pour ainsi dire émancipé par la bonté de sa cause, estima que le jour où l'autorité paternelle excède ses pouvoirs, l'enfant opprimé conquiert des droits sacrés et imprescriptibles.

L'avant-veille de la Pentecôte, le père et le fils, tous deux repliés sur eux-mêmes, faisaient de mûres réflexions.

Le premier attendait qu'on se présentât pour réclamer le paiement d'un nouveau billet; c'était une échéance à laquelle il pouvait satisfaire.

Le second méditait sur les conséquences probables de l'acte respectueux que le notaire royal allait signifier, le jour même, à M. de Lorges.

Augustin CHALLAMEL.

(La suite au prochain numéro.)

Courrier de Paris. 7

Après les joies du jour de l'an, qui n'ont pas répondu à l'attente générale, s'il faut en croire l'assertion des marchands de toute espèce, hélas ! trop souvent disposés à se plaindre, voici venir les joies du carnaval ! Le carnaval tiendra-t-il toutes ses promesses ? Si j'étais un moraliste fâcheux, un esprit morose, je vous dirais que je crains fort que la passion sans cesse croissante des femmes pour les toilettes luxueuses ne finisse par nuire à l'éclat même des bals et à leurs propres plaisirs; si toutefois il est vrai qu'elles aiment le bal plus pour le plaisir de la danse que pour la vanité des toilettes qu'elles y étalent.

J'entendais, il y a quelques jours, une dame dire à son mari :

— J'aime mieux n'aller qu'à un ou deux bals cet hiver, si nos moyens ne me permettent d'avoir qu'une seule toilette convenable. J'aime mieux m'en priver tout à fait, si je ne peux pas être mise *comme tout le monde*.

Or, vous savez ce que, dans la langue particulière aux femmes, signifient ces mots : *toilette convenable*, — *mise comme tout le monde*; combien ils comportent de mètres de velours ou de soie, combien de volants, combien de

kilomètres de rubans et de pièces de dentelle ; vous savez que mise comme tout le monde veut dire mieux que tout le monde, car j'en connais plus d'une qui n'irait certes pas au bal si elle ne se flattait pas de l'espoir d'éclipser toutes les autres toilettes ! J'en connais même qui sont moins flattées de l'admiration que leur beauté inspire aux hommes que de l'envie que leur toilette inspire aux femmes.

Comme tout le monde ! Il en est aussi qui aiment mieux ne pas ouvrir de salon, ne pas recevoir, si elles n'ont pas un appartement où elles soient logées comme tout le monde, c'est-à-dire quatre mètres de hauteur, quatre fenêtres au salon et le reste à l'avenant.

S'il en était ainsi, le nombre de salons ouverts irait chaque année en décroissant, et ces salons eux-mêmes se dépeuplèrent de femmes, comme ils se dépeuplent d'hommes, il en faut bien convenir ! mais on ne doit point trop se hâter de prendre pour la règle ce qui n'est que l'exception ; bien rares sont les femmes qui pensent et parlent ainsi, n'est-il pas vrai, lectrices bienveillantes ? La plupart au contraire ressemblent à cette charmante madame B... Je ne veux point la nommer, de peur de blesser sa modestie, — la femme d'un avocat de mes amis ; elle a vingt-six ans, est mère de quatre beaux enfants, et va au bal en simple robe de crêpe blanc, sans dentelles, sans diamants, avec une très légère guirlande de fleurs pour coiffure. Blonde, fraîche et rose comme une pensionnaire échappée du couvent, les hommes en l'invitant à danser l'appellent mademoiselle ; quelques dames se permettent de la trouver ridicule et l'accusent de jouer à la jeune personne à marier. Mais que lui importe ! Elle aime le bal pour le bal, et son mari, qu'elle aime aussi beaucoup, lui a fait comprendre que si elle voulait continuer à danser dans les salons où sa position l'appelle, elle devait persister à porter ses toilettes simples et économiques de jeune fille, faute de pouvoir rivaliser avec les somptueux étalages des femmes de banquiers, d'agents de change, de notaires et de faiseurs d'affaires.

En attendant le moment où les bals se succèdent sans relâche à tous les étages de la société parisienne, le monde s'empresse d'aller au théâtre voir les pièces en vogue : *le Duc Job*, à la Comédie-Française ; la revue des Variétés, *la Tireuse de cartes* à la Porte-Saint-Martin. Vers la fin de cette semaine, ce sera probablement aussi *la Pénélope normande* au Vaudeville, l'ouvrage de début d'Alphonse Karr, que Louis Lurine, en homme d'esprit et en directeur intelligent, a su enfin décider à aborder le théâtre. Espérons que cette pièce sera la première d'une longue série de comédies spirituelles et sensées comme les livres de l'éminent auteur des *Guêpes*.

Bientôt va venir aussi à l'Opéra le grand ouvrage en cinq actes dont MM. de Saint-Georges et Pacini ont écrit le livret pour M. le prince Poniatowski, et qu'on répète sous le titre de *Médicis*. On en dit merveille.

Puis, le Théâtre-Italien qui vient de jouer avec quelque succès *Margherita la mendicante*, du maestro Braga, nous promet Roger dans les principaux rôles du répertoire pour jusqu'à la fin de mars.

Enfin, c'est la semaine prochaine que le théâtre du Cirque doit faire sa réouverture sous la direction de M. Hostein, avec *l'Histoire d'un drapeau*, drame militaire joué par Laferrière, madame Clarisse Miroy et autres artistes distingués. La salle a été remise à neuf ; elle sera, dit-on, magnifique et confortable à la fois. Quant aux décors et à la mise en scène de la pièce d'ouverture, il suffit de rappeler ce que M. Hostein a fait dans ce genre au Théâtre-Historique et à la Gaîté pour faire pressentir le parti qu'il a dû tirer d'une des scènes les plus vastes et les mieux machinées de Paris.

Les pièces nouvelles, le premier jour de l'an, les livres d'étrennes, m'ont fait oublier quelques-uns des ouvrages les plus recommandables qui ont signalé les dernières semaines de l'an 1859. Heureusement, pour les livres dont je veux parler, il n'y avait point de péril en l'ajournement, ils sont de ceux qui survivent à l'année dans le cours de laquelle ils ont paru et se font lire plutôt deux fois qu'une.

En première ligne, je dois citer le beau volume de *Lettres originales de madame la duchesse d'Orléans* et de *Souvenirs biographiques*, de M. de Schubert, le savant professeur qui a donné les premiers soins à l'instruction de l'éminente princesse. Je connais peu de lectures aussi touchantes que celle de ces pages qui portent l'empreinte du caractère le plus élevé, de l'âme la mieux douée et de l'esprit le plus éclairé. Ce volume, orné d'un portrait gravé de la duchesse d'Orléans, en est à sa deuxième édition ; il a paru à la librairie de Magnin, Blanchard et C^{ie} (maison Louis Janet).

C'est à la même librairie que M. L. J. Larcher, le laborieux typographe, dont j'énumerais, il y a quelques semaines, les curieuses compilations littéraires et morales, a publié sous le titre de *La Science pratique de la vie*, un volume substantiel qui est un véritable guide d'hygiène physique et morale. Plus de deux mille préceptes empruntés aux plus grands écrivains anciens et modernes sont classés avec un ordre et une méthode irréprochables dans ces trois cents pages d'élite. Je ne sache pas de livre plus intéressant à lire et plus utile à consulter dans la pratique de la vie. Je n'ai qu'une seule réclamation à adresser à M. Larcher. Je l'ai trouvé par trop sobre de citations morales des grands poètes dramatiques et comiques de tous les temps. Je n'ai vu figurer dans ses pages, si bien remplies il est vrai, ni les noms de Sophocle, d'Eschyle, d'Euripide, d'Aristophane, de Plaute, de Térence, ni ceux de Shakspeare, de Corneille, de Molière. J'ai remarqué un seul précepte emprunté à *l'Avare* de Molière ; encore, par suite d'une inadvertance typographique, est-il attribué à Beaumarchais. Que l'auteur lise et étudie les moralistes du théâtre avec autant de soin que les philosophes et les docteurs de profession, et il trouvera dans ces grands et profonds penseurs une gerbe bien fournie à ajouter à sa bienfaisante moisson.

Après les choses sérieuses et utiles, les distractions de la musique, qui ont bien aussi leur utilité dans ce monde, après le livre touchant et l'anthologie morale, l'album de romances et de canzonnettes ; ainsi va la vie ! Permettez-moi de vous recommander les six mélodies dont M. Gaston Giraudie, poète et musicien à la fois, a composé les paroles et la musique. Du goût, du sentiment et de l'esprit, voilà ce qu'on trouve dans cet album, qui n'a point la prétention d'être un objet d'étranges, et préfère avec raison se montrer digne de figurer sur les pianos de bonnes maisons durant les douze mois de l'année.

Julien LEMER.

Le théâtre de la Porte-Saint-Martin livre cette année ses riches ateliers de costumes aux fantaisistes de carnaval. D'élégants salons sont ouverts de midi à minuit tous les jours de la semaine, et de minuit à cinq heures du matin le samedi et le dimanche, offrant au public un assortiment complet des travestissements les plus riches et les plus variés, ainsi que des cabinets de toilette et des loges confortables où l'on trouvera toutes les facilités désirables pour pouvoir se costumer immédiatement. Des habilleuses, des coiffeuses et des coiffeurs sont attachés à l'établissement

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.